

LITTÉRATURE

«J'AI DÉJÀ MIS MON MASQUE À GAZ» : LE PRIX P.C. HOOFT DÉCERNÉ À HANS VERHAGEN

Le 28 mai 2009, le poète néerlandais Hans Verhagen (° 1939) a reçu le prix P.C. Hooft. Rares étaient ceux qui s'attendaient à ce que Verhagen en soit le lauréat. Le prix P.C. Hooft est l'un des prix littéraires les plus prestigieux de la néerlandophonie. Il est décerné annuellement, alternativement à un prosateur, un essayiste et un poète. Verhagen qui, dans les années 1960 et 1970, exerçait aussi en tant que journaliste et homme de télévision et s'est mis à la peinture depuis les années 1980, est connu pour sa vie dissolue, au cours de laquelle alcool et drogue ont plus d'une fois joué un rôle de premier plan. On ne les associe pas à une récompense aussi distinguée.

Mais c'est un tort. Car celui qui lit les poèmes de Hans Verhagen remarque que le jury a parfaitement raison quand dans son rapport, il fait l'éloge de «l'humour», de «l'engagement», de «l'audace et de la ténacité poétique» de son œuvre. Le premier étonnement passé quant au choix «inattendu» du récipiendaire, des réactions enthousiastes à ce couronnement se manifestèrent sans tarder. Comme peu d'autres poésies de la néerlandophonie, celle de Verhagen entraîne le lecteur dans un tourbillon de mots, de sons et d'images. Imaginez un quartier animé d'une métropole, un samedi soir, passé minuit, où les néons scintillent, les gens s'interpellent, dansent, festoient, se battent aussi ou même s'assassinent, où les autos dépassent à une vitesse folle les piétons ivres qui louvoient entre elles, au péril de leur vie: c'est l'effet vertigineux que produit sur le lecteur un poème de Hans Verhagen.

Ou plutôt: la poésie récente de Verhagen. Car son œuvre n'a pas toujours été aussi survoltée dans l'expression. Au contraire même, ses deux premiers recueils, *Rozen & Motoren* (Roses et Moteurs, 1963) et *Sterren Cirkels Bellen* (Étoiles Cercles Cloches, 1968) contiennent plutôt des poèmes dits «néoréalistes». Verhagen fit partie

à cette époque, consécutivement, des rédactions de *Gard Sivik* et de *De Nieuwe Stijl*, les revues propagatrices de ces nouvelles conceptions littéraires. Pour les rédacteurs de ces publications, la question était de ne plus imiter la réalité en littérature, mais simplement de la présenter. Objectivement, directement et sans ajouts, des fragments de notices et de manuels étaient ainsi présentés comme des poèmes. À partir de son troisième et fameux recueil *Duizenden zonsondergangen* (Des milliers de soleils couchants), Verhagen abandonne ces principes et ses poèmes deviennent plus emphatiques. Des mots et des thèmes religieux et romantiques y font leur apparition.

Dans les années 1970 et 1980, Verhagen ne publia qu'un recueil, *Kouwe voeten* (Les Pieds gelés, 1983). Il se consacra davantage, en tout cas dans les années 1980, aux arts plastiques.

Ses peintures sont aussi fougueuses et colorées que ses poèmes. Mais à partir des années 1990, la passion de l'écriture s'embrase à nouveau.

Entre 1992 et 2008, il publia sept recueils.

Les trois derniers recueils de Verhagen surtout, frappent par leur qualité exceptionnelle. Ce qu'il y a de fort dans sa poésie tardive, c'est qu'elle est non seulement excitante, rythmée, et musicale, mais qu'elle recèle également un contenu, quelque chose à raconter. Même si le feu d'artifice des mots part souvent dans toutes les directions, il fournit en même temps un commentaire très pertinent sur l'esprit du temps, dont les médias, la politique, la guerre, et l'appât du gain sont les cibles désignées. Dans le poème suivant, extrait de son recueil le plus récent, *Zwarte gaten* (Trous noirs, 2008), Verhagen, dans une langue cinglante, met en joue en virtuose la politique, la religion et le système éducatif mené par le profit:



Hans Verhagen (* 1939), photo M. Kools.

Politique et religion ne commettent pas de la musique
mais des amours minées, une sagesse disparue, de
[jeunes hommes
privés des doutes indispensables, des universités
où l'on n'entend plus que le froissement de billets de
[banque,
et les battants des cloches dans les temples, de leur
[battement glorieux
exhortent à l'automystification et à l'autosatisfaction,
[et à l'autodestruction

Même si Hans Verhagen va parfois loin dans sa poésie, le message qu'il délivre ici n'a rien d'exaltant. Mais la mort, la guerre et la violence font maintenant partie du quotidien. Et l'homme a le mal et l'échec en lui-même. «Où que nous arrivions, nous voyions les plus magnifiques systèmes échouer», écrit-il dans son dernier recueil. Peut-être est-ce ce paradoxe qui rend la poésie de Verhagen si étrange: même si son message est sinistre, il le formule de telle manière qu'on dirait que le mal est la source d'une délectation esthétique prodigieuse. Verhagen célèbre plutôt la beauté apocalyptique des forces destructrices que la faillite des énergies constructives.

Tout comme le poète expérimental néerlandais Lucebert voulait le faire dans les années 1950¹, Verhagen exprime dans sa poésie «l'espace de la vie tout entière». Dans cet espace, on ne trouve pas seulement le beau, le bien et le vrai, nous explique Hans Verhagen. Il le fait en de beaux et bons poèmes qui renferment beaucoup d'une vérité pénible quant au chemin pris par l'humanité: «il n'y a pas de terme en vue pour les hominidés», affirme la strophe finale de son dernier recueil. Pour s'achever tout à fait par: «j'ai déjà mis mon masque à gaz».

BART VAN DER STRAETEN
(TR. M. HARMIGNIES)

1 Voir *Septentrion*, XXIII, n° 3, 1994, pp. 7-13.